

IGITUR – ARGUMENTS PHILOSOPHIQUES. VOL. 9, N°1, 1-24

ISSN 2105-0996

CONTRE LES DÉFENSES DU PRÉSENTISME PAR LE SENS COMMUN

Baptiste Le Bihan

Université de Genève

Baptiste.LeBihan@unige.ch

RÉSUMÉ

Le présentisme est la thèse selon laquelle seul le présent existe, contrairement au passé et au futur. Cette dernière est dans une situation délicate car attaquée par de nombreux arguments basés sur la physique contemporaine et par un certain nombre d'arguments philosophiques. Elle conserve néanmoins un certain nombre de défenseurs. Une raison à cela est que cette thèse est supposée être plus intuitive que les thèses rivales, à savoir l'éternalisme (le passé, le présent et le futur existent tout autant) et le non-futurisme (le passé et le présent existent contrairement au futur). Dans cet essai, nous n'aborderons pas la question de savoir si l'intuitivité, entendue ici comme le respect du sens commun pré-théorique, est un critère légitime de l'enquête ontologique. Nous verrons plutôt qu'il n'existe aucune version du présentisme qui soit à la fois philosophiquement acceptable (ne faisant pas face à un argument philosophique convaincant) et ne génère pas de conséquences hautement contre-intuitives. En effet, le présentisme doit endosser certaines hypothèses substantielles pour échapper à deux objections délicates : le problème de la fondation du passé et le problème des relations trans-temporelles. Il s'ensuit que si la motivation principale du présentiste est le respect de ses intuitions, il devrait sérieusement envisager d'abandonner le présentisme.

ABSTRACT

According to presentism, only the present exists. The view is in a bad dialectical situation since it has to face several objections based on physics and a priori arguments. The view remains nonetheless popular because it is, allegedly, more intuitive than alternative views, namely eternalism (past, present and future entities exist) and no-futurism (only past and present entities exist). In the essay, I shall not discuss whether intuitivity is an accurate criterion for ontological enquiry. I will rather argue that any philosophically acceptable version of presentism entails highly counter-intuitive consequences. Indeed, the presentist has to commit herself to substantial claims in order to provide an answer to two problems: the grounding problem and the cross-temporal relations problem. Therefore, if the main motivation for presentism is the willingness to stick with common sense intuitions, presentists should consider endorsing another view about existence in time.

MOTS-CLÉS

Présentisme, Sens Commun, Existence, Temps, Intentionnalité temporelle

1 INTRODUCTION

Le *présentisme* est la thèse selon laquelle seul le présent existe, contrairement au passé et au futur. Cette thèse est dans une *situation délicate car attaquée par de nombreux arguments basés sur la physique contemporaine et par un certain nombre d'arguments philosophiques*. Elle conserve néanmoins un certain nombre de soutiens. Une raison à cela est que cette thèse est supposée être plus intuitive que les thèses rivales, à savoir l'*éternalisme* (le passé, le présent et le futur existent tout autant) et le *non-futurisme* (le passé et le présent existent contrairement au futur). Dans cet essai, nous n'aborderons pas la question de savoir si l'intuitivité, entendue ici comme le respect du sens commun pré-théorique, est un critère légitime de l'enquête ontologique. Nous verrons plutôt que le présentisme n'est pas une thèse intuitive dès lors qu'on examine en détail les conséquences des différentes versions qui en sont proposées dans la littérature. Plus précisément, nous verrons que la thèse du présentiste n'est pas *globalement* plus intuitive que celle de ses adversaires lorsqu'on prend en compte les conséquences plus générales du présentisme. La stratégie dialectique de l'essai consiste ainsi à montrer que la thèse présentiste, bien qu'elle puisse paraître intuitive au premier abord, et qu'elle le soit peut-être, entraîne des conséquences hautement contre-intuitives. Ainsi, l'objectif de l'essai ne sera pas tant de montrer que le présentisme est une thèse contre-intuitive en elle-même, lorsqu'on la considère indépendamment du contexte global dans lequel elle s'insère, mais que tout philosophe qui souhaiterait défendre le présentisme du fait de ses intuitions pré-théoriques, commet une erreur dialectique. Le présentisme est, probablement, en première approche (si l'on n'y regarde pas de trop près, avec toute la difficulté de faire face à la menace de contamination théorique des intuitions préthéoriques supposées à propos de points philosophiques hautement théoriques par le contexte théorique dans lequel elles s'inscrivent), une thèse plus intuitive que l'éternalisme (et probablement moins que le non-futurisme). De plus, je ne supposerai rien à propos de la nature du sens commun et du rapport qu'entretiennent les intuitions préthéoriques du sens commun avec les intuitions « éduquées » du philosophe expert sur une question particulière. L'objectif de l'essai est de montrer qu'il n'existe aucune version du présentisme qui soit à la fois philosophiquement attrayante (ne faisant pas face à un argument philosophique convaincant) et n'engage pas de conséquences contre-intuitives. Nous verrons en particulier que le présentisme doit endosser certaines hypothèses substantielles pour échapper à deux objections délicates : le problème de la fondation du passé, et le problème des relations trans-temporelles.

La thèse présentiste, qui porte sur l'existence dans le temps, est souvent avancée conjointement à une thèse sur la réalité de l'écoulement du temps. En effet, la philosophie du temps contemporaine se présente comme le lieu d'une rivalité entre deux grands modèles de la réalité temporelle : le *modèle dynamique* constitué de la théorie A (le réalisme à propos de l'écoulement

du temps) et du présentisme d'une part, et la *théorie de l'univers-bloc* constituée de la théorie B (en première approche¹, un anti-réalisme à propos de l'écoulement du temps) et de l'éternalisme d'autre part².

Rappelons les motivations propres à chaque théorie. La théorie A présentiste se range du côté des *intuitions ordinaires* : sa motivation principale est de sauver notre conception pré-théorique de la réalité temporelle, du temps comme moteur du changement authentique. Si nous évoquons constamment le passage du temps, c'est que le temps passe et que les choses changent du fait de ce passage. Si nous envisageons que le futur n'existe pas contrairement au présent, c'est que le futur n'a pas la réalité du présent. Le coucher de soleil est toujours instantané, sans passé et sans futur, sans amorce et sans lendemain. La théorie de l'univers-bloc, au contraire, se positionne en faveur de la physique théorique et d'une métaphysique qui cherche avant tout le pouvoir explicatif et l'économie théorique. Tout coucher de soleil est étalé dans le temps : il s'agit d'un événement dont les parties temporelles se succèdent et existent de toute éternité. Ici l'éternité doit être entendue en un sens particulier : les choses existent éternellement en ce sens que le contenu de la réalité ne varie pas au cours du temps. On parle ainsi d'existence *simpliciter* ou d'existence tout court par opposition à l'existence localisée dans le temps. L'éternalisme ne dit rien des bornes éventuelles de la dimension temporelle. La théorie de l'univers-bloc sacrifie les intuitions pré-théoriques pour préserver la cohérence externe avec les disciplines physiques (en particulier les théories de la relativité restreinte et de la relativité générale³), et la cohérence interne – elle élimine tout risque d'incohérence en évacuant les entités A, propriétés ou faits tensés⁴, de son ontologie.

1. Nathan Oaklander soutient que la théorie B n'est pas un anti-réalisme à propos de l'écoulement du temps, mais un réductionnisme. Le temps s'écoule bel et bien, mais cet écoulement n'est rien d'autre que l'existence de relations temporelles entre les événements. Voir Oaklander (1987).

2. Venant s'intercaler entre ces deux théories radicalement opposées, on trouve toute une classe de théories hybrides qui tentent de capturer les avantages de chaque théorie radicale sans hériter de leurs défauts. Toutefois, ces théories présentent des difficultés encore plus importantes qui les rendent peu populaires.

3. Le traitement du temps est classique en physique quantique et en thermodynamique, au moins en ce qui concerne l'existence dans le temps. En ce qui concerne les programmes de recherche pour unifier la relativité générale et la théorie quantique des champs, afin de comprendre le phénomène de gravitation quantique, les approches sont multiples. Néanmoins, les deux approches principales à l'heure actuelle (la théorie des cordes et la gravitation quantique à boucles) vont clairement dans la direction d'une spatialisation du temps, en faisant de notre notion de temps une sorte d'illusion ou d'entité émergeant d'une autre structure plus fondamentale (voir Huggett et Wüthrich 2013, Le Bihan 2018 et *à paraître*). Un retour en grâce du présentisme dans la physique du futur semble donc compromis.

4. Il n'existe pas de traduction française satisfaisante pour « *tensed* », le français traduisant indifféremment « *time* » et « *tense* » par « temps ». « *Time* » est le terme neutre général (par exemple lorsqu'en français nous affirmons que « le temps s'écoule », ou que « le temps n'a pas de début », le concept de temps convoqué correspond au terme « *time* »), alors que « *tense* » réfère aux trois temps passé, présent, et futur. On pourrait traduire « *tense* » par « temps grammaticaux » dans

Pour reprendre la distinction entre *image manifeste* et *image scientifique* du monde de Sellars (1963), la théorie de l'univers-bloc donne la priorité à l'image scientifique et n'hésite pas à rejeter certaines intuitions ordinaires. Au contraire, la théorie A présentiste donne la priorité à l'image manifeste, et rejette la validité de certains résultats scientifiques, ou tout du moins, en rejette la *portée*. Loin de la théorie de l'engagement ontologique de Quine (1953), qui soutient qu'il faut accepter l'existence des entités postulées par nos meilleures théories scientifiques, le défenseur de la théorie A présentiste aura alors tendance à adopter une approche instrumentaliste de la science : les théories scientifiques ne doivent pas être envisagées comme des *miroirs* de la structure de la réalité, comme des structures théoriques *isomorphes* à la structure de la réalité, mais comme des outils prédictifs utiles et sans valeur épistémique. Ou autre possibilité, il soutiendra une forme de réalisme scientifique modéré qui tolère l'existence de faits ou de structures qui ne sont pas empiriquement observables.

Bien sûr, cette présentation grossit le trait. Il ne s'agit que de *sensibilités*. Le théoricien de l'univers-bloc, bien que sensible avant tout à la cohérence, l'économie théorique et le respect de la physique, peut tout à fait tenter de sauver certaines intuitions. De même, le théoricien A présentiste, bien qu'attentif avant tout aux intuitions pré-théoriques et à l'image manifeste du monde, va généralement tenter de développer une théorie cohérente (*a minima*), possédant un degré maximal d'économie théorique, de parcimonie ontologique, et compatible avec le reste de nos connaissances. En somme, ces deux modèles sont basés sur une méthode de l'équilibre réfléchi qui tente d'harmoniser nos connaissances et *desiderata* théoriques en une théorie aussi vertueuse que possible. Dans cet essai, nous allons nous focaliser sur le présentisme dont les principaux défenseurs sont John Bigelow (1996), Trenton Merricks (1999), Ned Markosian (2004), Craig Bourne (2006) et Dean Zimmerman (2011) et montrer que cette thèse n'est pas en accord avec le sens commun.

2 UNE THÈSE INTUITIVE ?

Selon John Bigelow (1996), le présentisme est la thèse la plus intuitive à propos du temps. Il écrit ainsi :

certain cas. Cependant, l'expression présente l'inconvénient de trop insister sur l'aspect linguistique : le défenseur des *tenses* (le théoricien A) n'affirme pas qu'il existe des temps grammaticaux dans le langage, ce qui est trivialement vrai, mais que les temps grammaticaux possèdent une contrepartie ontologique. Une contrepartie ontologique d'un temps grammatical est un équivalent dans la réalité extra-linguistique. Par exemple, affirmer que le temps grammatical passé possède une contrepartie ontologique revient à affirmer qu'il existe une partie de la réalité qui est proprement passée. La théorie A (ou théorie tensée) postule généralement ainsi des propriétés et des faits tensés.

Je suis un présentiste : je pense que rien d'autre que ce qui est présent n'existe. Je soutiens que les philosophes comme les autres ont cru cela au moins jusqu'au dix-neuvième siècle ; cela est écrit dans la grammaire de tous les langages naturels ; et cela est supposé par tous dans la vie quotidienne, même par les philosophes qui la nient officiellement (1996, 35)⁵.

Cette affirmation est intéressante à de nombreux égards, bien qu'à strictement parler, elle soit fautive. Tout d'abord, on peut émettre des réserves quant à l'idée que le sens commun entretient une position particulière à l'égard de l'existence temporelle. Comprendre et évaluer l'affirmation selon laquelle le passé n'est pas réel demande d'apporter une attention particulière aux deux concepts d'existence et de passé. Il ne va pas de soi que le sens commun possède vraiment une intuition ordinaire unique à ce propos. Il est fort possible que nous ayons une collection d'intuitions pré-théoriques qui ne sont pas forcément cohérentes entre elles. Néanmoins, admettons avec Bigelow que le sens commun possède vraiment une intuition à ce propos et que tout philosophe correctement introduit au problème (c'est-à-dire qui comprend l'opposition entre présentisme et éternalisme) est en mesure d'accéder à des intuitions à ce propos.

Le présentisme respecte, certes, l'intuition selon laquelle le présent *existe plus* que le passé et le futur (le présent est spécial, et s'il y a bien un instant qui existe, c'est l'instant présent). Cependant, il se porte en faux, me semble-t-il, avec une *autre intuition* : le fait que le passé existe plus que le futur. En effet, notre intuition selon laquelle le passé est fixé, et le futur ouvert, pointe vers l'idée selon laquelle il y a quelque chose qui existe, correspondant au passé, alors qu'il n'y a rien correspondant au futur, ce dernier étant une feuille blanche sur laquelle tout est à écrire. Ainsi, le non-futurisme (le passé et le présent existent, contrairement au futur), est probablement la théorie philosophique qui s'approche le plus de cette seconde intuition. À défaut de travaux en philosophie expérimentale sur le sujet, il semble que les intuitions ordinaires à ce propos soient les suivantes : le présent existe avec un degré d'existence maximal. Le passé existe dans un degré moindre, et le futur existe encore moins, voire pas du tout. S'il en va ainsi, il n'existe en fait aucune théorie de l'existence temporelle qui satisfasse l'ensemble des intuitions ordinaires. Ceci est intéressant dans la mesure où un présentiste ne peut plus soutenir que sa théorie est *la* théorie intuitive. Sa théorie est intuitive à certains égards, mais ne l'est pas à d'autres. Il apparaît ainsi que la théorie A, en faisant appel au présentisme, s'éloigne du sens commun.

5. « I am a presentist : nothing exists which is not present. I say that this was believed by everyone, both the philosophers and the folk, until at least the nineteenth century ; it is written into the grammar of every natural language ; and it is still assumed in everyday life even by philosophers who officially deny it ».

En d'autres termes, si l'on pense que l'intuitivité est un critère légitime dans la construction métaphysique, il semblerait que l'on ait par ordre d'intuitivité : le non-futurisme, puis le présentisme et enfin, en bon dernier, l'éternalisme. Cependant, le présentisme doit en fait prendre ses distances avec des intuitions ordinaires s'il cherche à répondre à certaines objections, l'éloignant à nouveau du grand prix de la théorie la plus intuitive du temps, en la rendant encore moins intuitive que l'éternalisme. Pour le voir, examinons les deux problèmes de la fondation du passé et des relations trans-temporelles.

3 LE PROBLÈME DE LA FONDATION DU PASSÉ

Le plus grand problème auquel doit faire face le présentiste est celui de la vérification des énoncés qui décrivent le passé. Comment est-il possible que les énoncés qui décrivent le passé, des énoncés tels que « hier il a plu à Rennes » ou « hier je me suis rendu à Paris » soient vrais, étant donné que le passé n'existe pas ? En effet, selon une thèse classique à propos de la vérité, un énoncé est vrai si et seulement s'il existe quelque chose qui le rende vrai.

Il est difficile de trouver des vérificateurs, c'est-à-dire des entités qui rendent vrais ces énoncés, étant admis que ces vérificateurs ne peuvent pas être localisés dans le passé, puisque le passé n'existe pas. En d'autres termes, la réalité du présentiste possède une extension si faible, s'appuie sur une ontologie tellement pauvre, que l'on peine à trouver une partie de la réalité en mesure de rendre compte de la vérité ou de la fausseté des énoncés qui décrivent le passé. En termes techniques, dans le cadre présentiste, on peine à comprendre comment un *véripporteur* (c'est-à-dire un énoncé ou une proposition, en somme, l'*entité linguistique* associée à une valeur de vérité vrai ou faux) peut trouver un *vérificateur* (c'est-à-dire un fait, un événement, un objet ou autre, en somme, l'*entité ontologique* qui existe ou non). Suivons ici la présentation très claire de l'argument par Ted Sider (2001, 35-42).

Cette quête des vérificateurs peut être justifiée de la façon suivante. Si un énoncé est vrai, alors c'est bien qu'il existe *quelque chose* qui rend vrai cet énoncé. Cette idée est appelée *principe de vérification*. Le présentiste ne peut affirmer que ce vérificateur est le passé lui-même, puisque le passé n'existe pas. Toutefois, comment rendre alors compte de l'idée commune selon laquelle le passé est fixé ? Ce problème est appelé le « *Grounding Problem* » dans la littérature anglo-saxonne⁶, que je traduirai dans la suite par *problème de*

6. Différents problèmes distincts portent le nom de *grounding problem* dans la littérature contemporaine et ne doivent pas être confondus. Dans le débat sur la constitution matérielle, débat qui s'interroge sur le nombre d'entités que l'on doit décompter lorsque l'on examine une statue et la matière qui la compose, le problème de la fondation se pose lorsque l'on accepte que la statue et sa matière sont deux entités distinctes : comment deux choses distinctes peuvent-elles être co-localisées ? Plus récemment, la notion de fondation a été développée comme alternative à la survenance, pour rendre compte de l'idée selon laquelle certaines choses ou faits sont plus fondamentales que d'autres (cf. le recueil de Fabrice Correia et Benjamin Schnieder, 2012). Le

la *fondation*. Certains auteurs y réfèrent sous le nom d'objection par la survenance sur l'être (*the objection from being-supervenience*)⁷.

Il est utile de poser rigoureusement les principes qui permettent de construire l'objection de la fondation. Comme le signale Sider (2001, 36), l'idée selon laquelle la vérité s'enracine dans l'être peut prendre deux formes. En effet, l'idée d'une connexion entre réalité extra-linguistique et vérité s'énonce généralement à l'aide de l'un ou l'autre des deux principes suivants :

Vérifaction : Nécessairement, pour tout énoncé vrai, il y a quelque chose qui rend vrai cet énoncé. (voir par exemple Armstrong (1997)).

La Vérité Survient sur l'Être (VSE) : la vérité survient sur les choses qu'il y a d'une part, et sur les relations et propriétés instanciées par ces choses d'autre part (voir par exemple Bigelow (1988,133) et Lewis (1999, 206-207, 2001)).

Le principe de vérifaction est d'une élégante simplicité mais il pose notamment l'inconvénient de s'accommoder difficilement des *énoncés existentiels négatifs*. En effet, il est maladroit de soutenir qu'un énoncé comme « il n'y a pas de brouette dans mon bureau » est vrai dans la mesure où il existe quelque chose qui le rend vrai. Nous serions tentés, au contraire, d'envisager que cet énoncé est vrai dans la mesure où il n'existe pas quelque chose, où il *manque* précisément quelque chose dans mon bureau. Le principe VSE semble en ce sens plus pertinent dans la mesure où il est plus faible et peut rendre compte de la vérité des énoncés existentiels négatifs. L'énoncé « il n'y a pas de brouette dans mon bureau » est vrai non pas parce qu'il existe un *fait d'absence* de brouette dans mon bureau, mais parce que la distribution des objets, de leurs propriétés et de leurs relations dans la zone d'espace qui correspond à mon bureau, n'inclut pas une brouette.

Quoi qu'il en soit, il est important de comprendre ces deux principes sous la forme la plus neutre possible : l'Être, ce qu'il y a, les choses, les entités extra-linguistiques, toutes ces dénominations visent la réalité en tentant de la caractériser de façon minimale. Peu importe ici de savoir si la réalité est une collection d'états de choses, un ensemble d'objets et de propriétés ou encore une multiplicité d'événements. La connexion entre le langage et la réalité extra-linguistique, voilà le point crucial : il existe une co-variance systématique entre la *vérité d'énoncés* et l'*existence d'entités extra-linguistiques*. Pour le dire autrement, il existe une connexion nécessaire entre vérité et existence. Une entité linguistique (un véripporteur) sera vraie ou fausse en fonction de l'existence ou de l'inexistence d'une entité ontologique (un vérifacteur). Or, ce principe, largement accepté, permet de construire une objection puissante à l'encontre du présentisme.

problème de la fondation que nous examinons ici porte sur la relation entre le monde (des états de choses) et le langage (des énoncés).

7. Voir par exemple Brian Kierland et Bradley Monton (2007).

Le présentisme affirme que toute entité qui existe est présente. Il faut appréhender ici le terme « entité » en un sens large : il recouvre non seulement les objets, mais également les propriétés, les états de choses, les événements, bref, l'ensemble des catégories associées au monde matériel (et mental, dans l'hypothèse où le mental serait autre chose que le monde physique). Les vérificateurs des énoncés qui décrivent le passé ne peuvent pas exister en dehors du présent pour un présentiste. Un énoncé comme « hier il a plu à Rennes » ne peut enraciner sa vérité dans des objets et des *propriétés passées* du monde (les molécules d'eau et leurs propriétés cinétiques par exemple), pas plus que dans des *états de choses passés* ou des *événements passés*. Mais alors, où sont donc passés ces vérificateurs ? Pour simplifier le problème, il est utile de se focaliser sur un sous-ensemble des énoncés qui décrivent le passé, les *énoncés existentiels passés*. Ces énoncés sont du type « les dinosaures ont existé » ou « un événement de pluie a existé hier ». Les énoncés existentiels passés constituent le cœur du problème de la vérification, dans la mesure où tout énoncé qui décrit le passé quantifie implicitement sur l'existence de quelque chose dans le passé, et donc, *al fine*, engage la vérité ou la fausseté d'un énoncé existentiel passé.

Que sont les vérificateurs de ces énoncés existentiels passés ? À quelle catégorie ontologique appartiennent-ils ? Existent-ils seulement ? À ces questions troublantes, le présentiste peut envisager plusieurs réponses : il peut chercher des vérificateurs dans le présent, forger une nouvelle catégorie ontologique spécialement profilée pour répondre au problème de la fondation ou encore, solution radicale, abandonner l'idée selon laquelle les énoncés qui décrivent le passé peuvent être vrais. À ces trois options s'ajoute une quatrième option. Cette dernière consiste à abandonner le principe de vérification : cette théorie, Giuliano Torrengo (2014) l'appelle « *présentisme de l'autruche* » (*Ostrich Presentism*) dans un article éponyme, quand Jamin Asay et Sam Baron la nomment « voie difficile » (Asay et Baron, 2014). Selon cette hypothèse, il est possible d'utiliser les ressources du langage sans s'engager envers l'existence des entités auxquelles réfèrent les termes et énoncés du langage. Comme ces noms l'indiquent, cette théorie n'est guère suivie⁸.

J'admettrai dans la suite que le principe de vérification est un principe raisonnable, et qu'il est impossible de résoudre le problème du présentisme avec une telle astuce. Selon moi, le présentisme de l'autruche revient simplement à tricher en refusant de considérer le problème. Examinons les différentes possibilités offertes au présentiste qui accepte de considérer sérieusement le problème, tout d'abord les solutions « faciles » qui consistent à trouver des vérificateurs dans le passé ou le présent, puis la « voie du milieu » qui propose de temporaliser la vérification elle-même.

8. L'abandon du principe de vérification pour bloquer l'objection basée sur les vérités passées est proposé par Tallant (2009).

3.1 LE PRÉSENTISME DÉFLATIONNISTE

Une première voie intéressante que peut suivre le présentiste est de soutenir que ces énoncés qui décrivent le passé sont tout simplement faux ou indéterminés : aucun énoncé n'est vrai à propos du passé, une idée mise en avant notamment par Jan Łukasiewicz (1967). Cette solution, bien qu'elle respecte le principe de vérification, est radicale : aucun énoncé qui décrit le passé n'est vrai. Par exemple, si je crois savoir qu'hier il a plu à Rennes, car je me rappelle que j'étais à Rennes hier et qu'il pleuvait, il me faut en fait réviser cette croyance. En effet, à proprement parler, il n'est pas vrai qu'hier il a plu à Rennes, car il n'existe rien de tel dans la réalité que cet événement de pluie. Ce qui est vrai, c'est que présentement j'expérimente un souvenir de l'épisode de pluie. Il est vrai que j'expérimente ce souvenir, mais il n'est pas vrai qu'hier il a plu à Rennes. En d'autres termes, tout énoncé qui décrit le passé quantifie sur, ou fait référence à, un ou des instants qui n'existent pas. Il est également possible de soutenir que les énoncés qui décrivent le passé ne sont pas faux ou indéterminés, mais dénués de sens. La référence à des instants qui n'existent pas n'impliquerait pas la non vérité (fausseté ou indétermination) de l'énoncé, mais son absence de signification. Cette variante semble encore plus problématique, car un énoncé comme « hier il a plu » possède clairement un sens. Le partisan de la seconde variante devrait faire deux hypothèses incroyables : non seulement cet énoncé n'exprimerait pas une vérité, mais il serait également dénué de signification, et cela malgré mon souvenir limpide d'un événement de pluie à la date d'hier. Admettons donc qu'il est plus raisonnable d'envisager que ces énoncés sont doués de sens, mais indéterminés ou faux⁹.

Cette solution est hautement problématique car elle implique que nous n'avons jamais de *connaissance* du passé via nos souvenirs. En effet, habituellement, une connaissance est appréhendée comme une *croyance vraie justifiée*. S'il est possible de s'interroger sur la *nature* de la justification, sur la *nécessité* d'être justifié, ou encore sur le caractère *suffisant* de la justification pour connaître, il y a un large consensus sur le fait qu'une connaissance suppose une croyance vraie. Cependant ici, bizarrement, tout autant que soit justifiée la croyance via nos souvenirs, elle n'est pas vraie. La solution déflationniste implique donc, *ou bien* de rejeter l'explication de la connaissance comme croyance *vraie* (justifiée ou non), et d'admettre qu'une connaissance du passé est toujours au mieux, une croyance fautive (aux orties le concept ordinaire de connaissance et ses analyses épistémologiques contemporaines),

9. Michael Tooley note par exemple (1997, 238) que ce type de présentisme pourrait s'accorder avec une théorie vérificationniste de la signification, une théorie populaire au début du XX^e siècle. Selon cette approche de la signification, cette dernière se réduit, d'une manière ou d'une autre, à des critères de vérifications empiriques. Selon Tooley, le défenseur d'un tel couple (qu'il juge mauvais) devrait soutenir que pour avoir un sens, un énoncé doit être vérifiable maintenant. Chacun jugera de l'intuitivité et des vertus théoriques d'une telle position.

ou bien d'admettre qu'il n'existe aucune connaissance du passé (adieu les intuitions ordinaires). Les deux branches du dilemme sont aussi insatisfaisantes l'une que l'autre, tout du moins à l'aune du projet du présentiste qui consiste à tenter de préserver le sens commun.

En plus de cette difficulté épistémologique, en abandonnant l'idée de vérités à propos du passé, le présentiste doit faire face à un *problème ontologique*. Cette variante du présentisme ne permet pas d'expliquer en quoi le passé serait plus fixé que le futur puisque les énoncés qui décrivent les faits contingents passés n'admettent pas plus de valeur de vérité que ne le font les énoncés qui décrivent les faits contingents futurs. L'asymétrie supposée entre le passé et le futur par le sens commun est ainsi menacée par le présentisme. Si le passé et le futur ont le même statut existentiel (l'inexistence), pourquoi l'un des deux est-il fermé alors que l'autre est ouvert ? Bien sûr, les idées de contingence du futur et de nécessité historique du passé, de même que l'absence de vérités à propos du passé, ne constituent peut-être pas des *desiderata* incontestables. Il est notamment intéressant de noter, à la suite de Sider (2001, 38), que Jan Łukasiewicz (1967) trouve un certain réconfort pratique dans la thèse de l'absence de vérités à propos du passé :

Dans la vie de chacun, il y a des moments difficiles de souffrance, et d'autres plus difficiles encore de culpabilité. Nous devrions être contents, non seulement de les éradiquer de notre mémoire, mais aussi de l'existence (1967, 38-39)¹⁰.

Ainsi, le présentiste doit peut-être réviser notre intuition selon laquelle le passé est fermé, et le futur ouvert. Ceci constitue en soi un point très intéressant pour la raison suivante : l'éternaliste ne rencontre pas le problème ontologique de façon aussi aiguë. En effet, si la difficulté générée par une asymétrie entre le passé et le futur se pose également pour l'éternaliste, ce dernier est dans une situation plus confortable que celle du présentiste. En soutenant que le passé et le futur existent tout autant, il reste possible d'*attribuer des propriétés distinctes* à ces deux zones de la réalité. Au contraire, en affirmant que le passé et le futur n'existent pas, il est bien difficile de leur attribuer des propriétés discriminantes, puisqu'il n'y a rien pour instancier ces propriétés¹¹. Examinons un autre type de présentisme qui pourrait peut-être échapper aux deux difficultés épistémologique et ontologique.

10. « There are hard moments of suffering and still harder ones of guilt in everyone's life. We should be glad to be able to erase them not only from our memory but also from existence ».

11. À moins d'adopter une stratégie néo-meinongienne ouvrant la possibilité d'attribuer des propriétés à des non-existants, en distinguant deux sens de l'existence. Pour rappel, Meinong (1904) traite l'existence comme une propriété qui peut s'appliquer à différents êtres, découplant ainsi deux sens de l'existence. Si les objets physiques existent (ils sont dotés d'*Existenz*), les objets mathématiques se contentent de subsister (ils sont dotés de *Bestand*). Par souci d'exhaustivité, notons que Meinong distingue même une troisième manière d'exister qui s'applique aux objets impossibles comme le rond carré : ces objets sont donnés (ils sont dotés de *Gegebenheit*). Cette boîte de Pandore, à mon sens, doit rester scellée : multiplier les types d'existence est le mouvement de prolifération ontologique le plus violent auquel on puisse assister. Du point

3.2 LE PRÉSENTISME RÉDUCTIONNISTE MINIMAL

Un second type de présentisme envisage les énoncés qui décrivent le passé comme possédant bel et bien une valeur de vérité (ils sont parfois vrais) mais pas en vertu de *vérificateurs passés*. Dans cette théorie, les énoncés qui décrivent le passé sont vrais en vertu de *vérificateurs présents*, c'est-à-dire de vérificateurs *localisés dans le présent*. Appelons cette position, à la suite de Giuliano Torrenco (2014, 258-259), « *réductionnisme* ». S'il est vrai qu'hier il a plu à Rennes, c'est parce qu'il existe quelque chose *dans le présent* qui rend cet énoncé vrai. Une première version de réductionnisme est une *version minimale* défendue notamment par Ned Markosian (2013). Selon cette théorie, les vérificateurs présents des énoncés passés ne sont rien d'autre que la conjonction de l'*arrangement présent du monde* et des *lois de la nature*. De la même manière que le présent et les lois de la nature permettent d'inférer des vérités à propos du futur, il serait possible d'en faire de même pour le passé.

Cette position requiert de plus que les lois de la nature soient déterministes. En effet, selon Ned Markosian, si les lois de la nature sont indéterministes, certains énoncés auxquels nous attribuons des valeurs de vérité perdent leurs vérificateurs présents. Cette stratégie permet donc d'assurer la vérité d'une partie des énoncés qui décrivent le passé, mais pas de *tous* les énoncés, à moins que les lois de la nature soient totalement déterministes (pour un argument similaire, voir Sider 2001).

Enfin le réductionnisme minimal est très insatisfaisant pour une raison évidente : la vérité ou non des énoncés qui décrivent le passé n'a absolument rien à voir avec le fait de savoir si les lois de la nature sont indéterministes ou non, et réversibles ou non. Il faut bien comprendre que si les réductionnistes ont raison alors l'énoncé « hier il a plu » (admettons qu'hier il a effectivement plu) est un énoncé vrai si les lois du monde actuel sont déterministes, mais que si elles sont indéterministes, alors l'énoncé n'est pas vrai. Si l'intérêt principal du présentisme est d'être une théorie intuitive, il est notable que cette version s'émancipe entièrement et allègrement de tout respect des intuitions ordinaires, en faisant dépendre la vérité à propos du passé du caractère déterministe des lois de la nature dans le présent. Essayons de trouver une stratégie présentiste plus respectueuse du sens commun.

3.3 LE PRÉSENTISME RÉDUCTIONNISTE INFLATIONNISTE

Par opposition au *réductionnisme minimal* que nous venons de voir, il est possible d'adopter un *réductionnisme inflationniste* (cette distinction classificatoire est de Torrenco, 2013) qui tente de piocher des vérificateurs pour les énoncés passés dans une ontologie plus riche que les simples lois de

de vue de l'économie théorique et de la parcimonie ontologique, le coût est colossal (pour une critique efficace du pluralisme à propos de l'Être, cf. Merricks, *à paraître*).

la nature, en postulant de nouvelles entités *sui generis*. Examinons deux types de réductionnisme inflationniste : l'approche lucrétienne de John Bigelow (1996) et l'approche primitiviste de Brian Kierland et Bradley Monton (2007). L'*approche lucrétienne* identifie les vérificateurs des énoncés décrivant le passé à des propriétés instanciées par le présent, des *propriétés tensées* telles que « être né il y a vingt six ans de cela » ou « avoir subi un événement de pluie hier ». Ainsi, le vérificateur de l'énoncé « hier il a plu à Rennes » serait une propriété tensée de Rennes aujourd'hui, la propriété d'avoir subi un événement de pluie hier. Enfin, selon l'*approche primitiviste*, il existe un passé primitif qui est « en quelque sorte » *dans* le présent. Ces deux positions sont assez mystérieuses car elles font appel à des entités *sui generis*. En fait, on ne peut comprendre ce qu'elles *sont* que par rapport à ce qu'elles peuvent *faire*, à ce qu'elles peuvent *expliquer*. Prenons par exemple l'approche primitiviste et examinons la manière dont l'explication procède.

Les deux auteurs appellent leur approche primitiviste « *brute past presentism* », que l'on pourrait traduire par *présentisme au passé primitif*. L'aspect central de cette théorie métaphysique repose sur l'introduction d'une nouvelle *notion primitive* (une notion que l'on ne peut pas définir de façon non circulaire et qui joue un rôle fondamental dans une explication métaphysique¹²) : un passé *irréductible à d'autres catégories métaphysiques*, en particulier, un passé irréductible à une collection de choses et de propriétés localisées à des instants :

Le passé est un aspect de la réalité, mais il ne peut être réduit à des choses ou aux propriétés qu'elles possèdent (c'est-à-dire à comment sont ces choses). Appelons cela le présentisme au passé primitif. Dès à présent, lorsque nous évoquerons un « passé primitif », nous entendrons un passé qui ne peut se voir réduit... Le passé primitif possède une nature intrinsèque... [Nous] aimons penser cette nature intrinsèque en termes d'un passé qui possède une certaine « forme ». Cette forme ne consiste pas en une structure de choses qui possèdent des propriétés et entretiennent des relations les unes aux autres. Le point crucial du présentisme au passé primitif est qu'il postule une catégorie métaphysique *sui generis*, une catégorie indépendante des choses et de comment elles sont (Kierland et Monton 2007, 492)¹³.

12. Sur ce point, cf. Benovsky (2010).

13. « [T]he past is an aspect of reality, but it cannot be reduced to things or the properties they possess (i.e., how these things are). Call this brute past presentism; from here on out, in speaking of a "brute past", we have in mind a past which cannot be so reduced... The brute past has an intrinsic nature... [W]e like to think of this intrinsic nature in terms of the past having a certain 'shape.' This shape does not consist in a structure of things having properties and standing in relation to one another... The crucial feature of brute past presentism is that it postulates a *sui generis* metaphysical category, one independent of things and how they are ».

Remarquons que ce présentisme au passé primitif partage avec les autres réductionnismes inflationnistes évoqués plus haut l'idée selon laquelle il n'existe pas d'états de choses passés qui enracineraient la vérité ou la fausseté des énoncés décrivant le passé. Toutefois, à la différence de ces derniers, le présentisme au passé primitif ne recherche pas des vérifacteurs dans le présent, mais dans le passé (à ceci près que le passé est en un certain sens dans le présent). Le coup de force consiste ainsi à découpler l'ontologie du présent de celle du passé : le passé n'a pas le même statut métaphysique que le présent. Si le présent peut être appréhendé comme une collection d'états de choses, d'objets et de propriétés entretenant des relations, le passé est appréhendé à l'aune d'une catégorie toute autre, une catégorie primitive radicalement étrangère aux catégories ontologiques qui structurent le présent.

Cependant, l'introduction d'une telle notion primitive, éloigne singulièrement le présentiste de son aspiration à proposer une théorie se prévalant du sens commun : en effet, qu'est-ce qu'un passé primitif ? Si l'événement de pluie d'hier n'est ni un événement à proprement parler, ni un état de chose, ni des instanciations de propriétés par des objets, qu'est-ce donc ? Cette primitive ontologique résout, certes, le problème. Néanmoins, elle n'explique qu'en un sens restreint de l'explication. La catégorie ontologique introduite (le passé primitif) est une catégorie irréductible aux autres catégories : il s'agit d'un additif ontologique. La résolution du problème n'est que partielle, dans la mesure où cette résolution est *stipulée*. La difficulté a été réifiée, en quelque sorte, en une notion primitive.

L'ensemble des considérations méthodologiques qui viennent d'être avancées s'appliquent non seulement au concept de passé brut, mais également à des propriétés non instanciées du passé (les *eccités* de Robert Merrihew Adams) ou à des propriétés instanciées du présent (les propriétés *tensées* de John Bigelow). En fait, en postulant ces entités *sui generis*, le présentiste se coupe de la possibilité de se réclamer du sens commun. Les intuitions ordinaires ne pointent ni vers des propriétés *tensées*, ni vers des *eccités* non instanciées, ni vers un passé brut. Au travers de nos intuitions ordinaires, nous n'envisageons pas, en général, que les vérités à propos du passé *puissent leur vérité dans le présent*.

De plus, non seulement le réductionnisme inflationniste est problématique à l'égard des *intuitions*, mais également à l'égard de l'*économie ontologique*, supposée être une vertu du présentisme. Giuliano Torrengo (2014) écrit ainsi :

Étant donné que l'une des raisons principales d'adopter le présentisme est sa supposée parcimonie, adopter cette solution inflationniste au problème de la fondation pourrait s'avérer être, d'un point de vue dialectique, une grossière erreur stratégique ¹⁴.

14. « Given that one of the main reasons for endorsing presentism is its alleged parsimony, endorsing an inflationary solution to the grounding problem may turn out to be dialectically a very poor move ».

Concluons sur l'option réductionniste, en portant une critique générale à l'encontre de tous les types de réductionnisme (minimal et inflationniste). Le réductionnisme repose sur le concept intuitif de *trace*. Il y aurait dans le présent une trace du passé – une sorte de *mémoire ontologique*. Cette notion, prise comme *primitive de l'explication*, permet d'expliquer beaucoup. Cependant, elle manque de vertu théorique. En effet, une trace est une entité qui renvoie à, qui représente une autre entité. De la même manière qu'il existe une *intentionnalité mentale*, forgeons un concept d'*intentionnalité temporelle* pour référer à cet aspect de la trace. Rappelons que l'intentionnalité mentale a été définie par Franz Brentano de la manière suivante :

Ce qui caractérise tout phénomène mental, c'est ce que les scolastiques du Moyen Âge nommaient l'inexistence intentionnelle (ou encore mentale) d'un objet, et que nous décrivons plutôt, bien que de telles expressions ne soient pas dépourvues d'ambiguïtés, comme la relation à un contenu ou la direction vers un objet (sans qu'il faille entendre par là une réalité), ou encore une objectivité immanente (Brentano 1874 trad. fr. 1944, 122).

Cependant, à la différence de l'intentionnalité mentale telle que définie par Brentano et ayant pour caractéristique majeure l'inexistence intentionnelle, c'est-à-dire l'idée que l'objet mental intentionné peut ne pas correspondre à un objet physique, l'intentionnalité temporelle ne fait pas référence au domaine mental. Cette intentionnalité temporelle est *purement physique*. Un énoncé présent qui décrit le passé, réfère à une partie du passé, une partie physique concrète de la réalité. De deux choses l'une, ou bien l'énoncé réfère réellement à cette partie concrète du passé, ou bien l'énoncé ne réfère pas réellement à une partie de la réalité physique. Cette dernière possibilité nécessite alors une puissante théorie de l'erreur afin d'expliquer l'apparente référence de tels énoncés.

Pourrait-on postuler une *inexistence intentionnelle temporelle*, similaire à l'inexistence intentionnelle du physique par rapport au mental ? Lorsque l'on découvre lors de fouilles archéologiques des traces d'une ancienne civilisation, on considère que ces traces sont le signe, le résultat d'une longue chaîne causale à travers l'Histoire qui prend sa source dans une civilisation qui a existé. Toutefois, le présentiste ne peut pas soutenir ici que le passé a existé sans souscrire à une certaine interprétation de cette existence passée. Il doit défendre que le passé a existé, ce qui implique que, relativement au présent, ce dernier n'existe pas *simpliciter*. La totalité de ce qui existe relativement au présent n'inclut pas l'entité à laquelle est censé référer le signe, que ce soit l'ancienne civilisation à laquelle renvoie la trace découverte lors de fouilles, ou l'épisode de pluie auquel renverrait le mystérieux vérificateur présent ¹⁵.

15. Alan Rhoda (2009) montre qu'une manière d'avoir un présentisme cohérent est de postuler une mémoire divine, et donc de s'engager en faveur du théisme. Cette possibilité est accessible pour peu que l'on soit prêt à accepter le théisme d'une part, et à accepter que des problèmes

Le présentiste pourrait-il rétorquer que l'intentionnalité temporelle, et le ciblage d'entités qui n'existent pas, est un coût acceptable de sa position, dans la mesure où cette notion permet de formuler un présentisme cohérent et en accord avec le sens commun? En troquant l'existence du passé contre l'inexistence du passé, on peut très certainement obtenir une théorie cohérente, au prix de certaines notions primitives dont on pourrait faire l'économie. Toutefois, et quoi que l'on pense de ces entités intentionnelles néo-meinongiennes au charme discret, remarquons qu'on ne peut pas prétendre qu'elles soient intuitives. Clairement, si le présentiste doit souscrire à une approche néo-meinongienne, il ne peut plus se prévaloir du sens commun pour motiver sa position.

3.4 TEMPORALISER LA VÉRIFICATION

Il est aussi possible de temporaliser la vérification, c'est-à-dire de remplacer la version traditionnelle de la vérification « si un énoncé est vrai, alors il existe quelque chose qui rend vrai cet énoncé », par un nouveau principe basé sur une disjonction : « si un énoncé est vrai, alors il *a existé*, il *existe* ou il *existera* quelque chose qui rend vrai cet énoncé » (cf. Baia 2012, Baron 2015).

Le problème d'un tel présentisme est qu'il fait intervenir à nouveau l'idée d'intentionnalité temporelle. Cette fois, l'intentionnalité temporelle n'est plus déployée au sein des entités présentes, mais *dans le principe de vérification lui-même*. Si les faits tensés et les propriétés tensées sont supposés pointer primitivement vers quelque chose qui n'existe pas tout court, lorsqu'on souscrit à la thèse de l'existence d'entités présentes référant au passé, avec la vérification temporalisée on doit accepter que la quantification universelle est elle-même indexée à des opérateurs temporels primitifs, impliquant ainsi qu'il est possible de quantifier sur des entités qui n'existent pas tout court, quitte à réintroduire la même bizarrerie, hautement contre-intuitive, que l'on trouve dans le présentisme réductionniste inflationniste. Le partisan de cette approche doit par exemple soutenir que les dinosaures ont existé, mais n'existent pas tout court, et donc que le quantificateur universel primitif « a existé » quantifie sur des entités qui n'existent pas tout court.

Toutefois, peut-être est-il possible d'échapper à la difficulté en soutenant qu'il n'y a pas d'existence tout court, ou bien que l'existence tout court est identique à la disjonction des trois types d'existence temporalisée. Examinons tour à tour ces deux options afin de montrer qu'elles ne sont pas viables.

S'il n'y a pas d'existence tout court, alors il n'est plus possible de faire une distinction entre le présentisme, le non-futurisme et l'éternalisme, et cette approche n'est plus une forme de présentisme mais une thèse déflationniste à propos du débat. En effet, dans la mesure où le débat requiert une notion

métaphysiques peuvent admettre une réponse théologique d'autre part. N'acceptant aucune de ces thèses, je ne m'attarderai pas sur le sujet.

d'existence tout court, et que cette notion ne possède pas de contrepartie dans le monde, il s'ensuit que nous avons à faire ici à un faux débat. Il en découle que le présentisme n'a pas lieu d'être, et tout partisan de cette approche ne pourra plus se déclarer « présentiste » en justifiant la thèse présentiste par un appel au sens commun.

Examinons la seconde possibilité : l'existence tout court n'est rien d'autre que la disjonction des trois types d'existence temporalisée. Une entité existe tout court si et seulement si elle a existé, existe ou existera. D'après le présentisme, seul ce qui existe présentement, existe tout court. On voit immédiatement que le présentisme est tout simplement incompatible avec cette thèse. Si l'existence tout court doit se comprendre comme la disjonction des trois existences, cela entraîne notamment que ce qui a existé, et que ce qui existera, existe tout court. Or, le présentisme soutient justement que ce qui a existé et que ce qui existera, n'existe pas tout court. Le présentiste ne peut donc pas éviter la difficulté en identifiant l'existence tout court à la disjonction des trois types d'existence.

En résumé, en inscrivant l'intentionnalité temporelle dans la vérification elle-même, le présentisme sème une difficulté conceptuelle qui ne peut le mener qu'à énoncer une contradiction, ou à devoir opter pour une nouvelle position opposée au présentisme : le déflationnisme.

3.5 LE PRÉSENTISME ERSATZISTE

Nous allons examiner une dernière version de présentisme défendu par Craig Bourne (2006) et Thomas Crisp (2007). Selon le présentisme ersatziste, analogue de la théorie ersatziste des mondes possibles, le monde tel qu'il est à un instant particulier t est un objet abstrait, vraisemblablement, un ensemble de propositions maximalement cohérent. Le monde à un instant particulier à la date du 13 avril de l'an 2000 et le monde à un instant particulier à la date du 13 avril à la date de l'an 3000 sont deux mondes distincts. Chacun de ces mondes est un ensemble de propositions maximalement cohérent. Un ensemble est cohérent dans la mesure où aucune contradiction ne peut découler des propositions prises conjointement. Il est maximalement cohérent en ce sens qu'il n'est pas possible d'ajouter de proposition(s) à propos de ce monde sans basculer dans la contradiction ou sans générer une redondance dans la description du monde considéré. Intuitivement, une description maximalement cohérente permet de délivrer la totalité de l'information à propos d'un monde. Ces « mondes » sont abstraits et n'ont finalement que peu à voir avec le monde présent, ce sont des *ersatz abstraits* de monde. En fait, seul l'un des ersatz *correspond* (sans être identique) au monde présent. À chaque seconde qui passe, un nouvel ersatz décrit le monde présent.

Cette théorie possède de nombreux problèmes. Citons-en un qui me semble crucial en ce qu'il montre que le présentisme ersatziste souffre d'un défaut de parcimonie ontologique d'une part, et d'économie théorique d'autre part. Cette objection part du constat que les ersatz de monde sont ordonnés : l'er-

satz de monde à la *date d'avant-hier* est localisé avant l'ersatz de monde à la date de *hier*. Les ersatz de monde seraient ainsi ordonnés dans le temps par des relations d'antériorité. Eh bien non. Les ersatz de monde ne peuvent pas être ordonnés par des relations d'antériorité dans la mesure où ces ersatz existent dans le présent (ou hors du temps, tout dépend de la thèse adoptée sur le rapport des entités abstraites avec le présent). Ceci implique que les *relations d'ordre* invoquées pour ordonner les ersatz de monde sont aussi des *ersatz de relations temporelles*. En d'autres termes, non seulement il existerait des *ersatz de monde* correspondant au monde actuel à chacun de ses instants, mais il existerait également des *ersatz de relations temporelles*, et donc un ersatz de temps. Comparons le présentisme ersatziste qui postule des *mondes instantanés abstraits* et des *relations temporelles abstraites* avec l'éternalisme qui soutient qu'il existe des *instants concrets* et des *relations temporelles concrètes* entre ces instants¹⁶. Le modèle du présentiste ersatziste est plus coûteux du point de vue de l'ontologie, en ce sens que toutes les entités qu'il a évacuées du monde concret réapparaissent dans un *monde abstrait*. Du point de vue de l'économie théorique, ce type de présentisme est aussi plus coûteux en ce qu'il implique de postuler une distinction entre un royaume abstrait et un royaume concret, au contraire de l'éternaliste qui offre la possibilité d'accorder le même statut ontologique à l'ensemble des entités, rendant superflue toute référence à une distinction abstrait/concret pour appréhender le passé.

Qu'en est-il des intuitions à propos du présentisme ersatziste ? Lorsque nous pensons au passé, nous avons à l'esprit notre monde concret tel qu'il était auparavant, et non un objet abstrait, une simulation d'un monde qui n'existe pas concrètement. Une fois encore, le présentisme ne peut pas se réclamer des intuitions ordinaires : le présentisme, sous quelque forme que ce soit, est une théorie contre-intuitive. Cela ne compte pas nécessairement comme une objection dirimante à l'encontre du présentisme, mais cela sape l'une des motivations principales du présentiste. Ce dernier peut-il vraiment faire appel au sens commun alors qu'il doit soutenir que les énoncés à propos du passé sont faux, postuler des entités *sui generis* dans le présent, ou encore postuler des entités abstraites venant remplacer et jouer le rôle des entités passées concrètes dans l'explication ?

Quelle que soit la stratégie adoptée, le présentiste en quête de vérificateurs pour fonder les vérités sur le passé bute sur l'inexistence intentionnelle temporelle : comment pointer vers quelque chose de localisé à un instant autre que le présent et qui n'existe pas ? Quelle que soit la réponse apportée ici, elle implique de s'éloigner considérablement du sens commun. De plus, nous

16. L'existence des instants n'a pas une signification ontologique forte ici et ne doit pas être interprétée comme une thèse substantialiste à propos du temps. Les instants peuvent exister dans une ontologie relationniste en tant qu'hypersurfaces constituées de relations et de *relata* de ces relations (des surfaces de Cauchy dans le cadre de la relativité, cf. par exemple Le Bihan, 2016).

allons le voir, il existe un autre argument conceptuel puissant contre le présentisme : l'argument des relations trans-temporelles.

4 LE PROBLÈME DES RELATIONS TRANS-TEMPORELLES

Un autre problème métaphysique pour le présentiste concerne les relations qui ont pour *relata* des entités localisées à différents instants, les *relations trans-temporelles*. Cet argument nécessite de faire appel à des hypothèses contre-intuitives similaires à celles requises pour répondre au problème de la fondation du passé. Cet argument, appelé *argument par les relations* (Bigelow 1996, Sider 2001, Torrenge 2006) repose sur le principe selon lequel, pour toute relation, les *relata* de cette relation existent. Cet argument ressemble à l'argument de la fondation en ce qu'il met également le doigt sur la difficulté de connecter de l'existant (le présent) avec du non-existant (le passé). John Bigelow écrit :

Acceptez comme première hypothèse que pour que deux choses entretiennent une relation, ces deux choses doivent exister. Appelez ceci le principe selon lequel toutes les relations impliquent l'existence. Ajoutez en prémisse supplémentaire que des relations lient parfois une chose présente et quelque chose d'autre qui n'est pas présent. La conclusion s'ensuit inéluctablement : certaines choses qui ne sont pas présentes existent (Bigelow 1996, 37) ¹⁷.

L'objection est très simple. En combinant une donnée métaphysique, le fait que nous entretenons des relations avec des entités qui ne sont pas présentes, avec le principe selon lequel les relations impliquent l'existence de leurs *relata*, il s'ensuit immédiatement que des entités qui ne sont pas présentes existent. Prenons un exemple très simple. Napoléon était réputé être de petite taille. Je suis pour ma part d'une taille moyenne. Il en découle que je suis plus grand que Napoléon. Il existe ainsi une relation associée au prédicat binaire « être plus grand que ». Si cette relation existe, alors les *relata* de la relation existent tout autant. Si cette relation entre Napoléon et moi existe, alors Napoléon et moi existons tout autant. Nous n'avons guère de difficulté à accepter que j'existe ¹⁸. Cependant, le présentiste est en difficulté concernant l'autre *relatum*, à savoir Napoléon, puisqu'il défend précisément la non-existence des entités passées. En fait, ces relations trans-temporelles

17. « Take as a first supposition that, in order for a relation to hold between two things, both those two things will have to exist. Call this the principle that all relations are existence entailing. Add as a further premise the supposition that relations sometimes hold between a present thing and something else which is not present. The conclusion follows ineluctably, that some things exist which are not present ».

18. Laissons de côté les théories éliminativistes à propos du soi pour la bonne marche de l'argument. Toutefois, l'argument des relations trans-temporelles nécessite simplement des existants localisés à différents instants. Peu importe la catégorie métaphysique à laquelle appartiennent ces existants.

forcent le présentiste à considérer à la fois une entité qui n'existe pas et une entité qui existe, en soutenant que ces deux entités existent.

En un sens, ce problème est très similaire au problème de la vérification des énoncés qui décrivent le passé. Si l'objection des vérificateurs s'appuyait sur l'existence d'entités passées, en un sens large d'entité (cela peut être des objets, événements, états de choses, propriétés, etc.) le problème des relations trans-temporelles s'appuie sur l'existence d'entités passées connectées aux entités présentes. Dans les deux cas il faut référer à, *cibler* quelque chose qui n'existe pas. Dans le cas de la vérification des énoncés qui décrivent le *passé*, des entités *sui generis* qui pointent vers le passé sont supposées exister. Ici, il en va de même. Les relations trans-temporelles sont supposées connecter des entités présentes et des entités qui n'existent pas. Il faut bien alors que la relation « pointe » vers un objet qui n'existe pas puisqu'elle prend cet objet pour *relatum*. Une relation doit ainsi prendre pour *relatum* une entité qui a existé et qui n'existe pas.

Afin de progresser dans l'étude du présentisme, posons la question suivante : ne peut-on pas être ontologiquement sérieux tout en envisageant qu'il soit possible de référer à des entités qui soient localisées dans le passé, et n'existent pas, en somme, à des entités qui *ont existé*? Cette idée est intéressante car elle suggère qu'il est possible de résoudre les difficultés rencontrées par le présentiste en faisant appel à la philosophie du langage. Examinons cette idée. Si l'on fait référence à des entités qui n'existent pas, c'est donc que les entités peuvent être réparties en deux classes : les entités qui existent dans le présent, et les entités qui, parce qu'elles sont dans le passé ou le futur, n'existent pas. Certains philosophes, comme Mark Hinchliff (1996) défendent une telle solution présentiste qui s'approche dangereusement du néo-meinongianisme. Hinchliff défend, en effet, qu'il est possible de référer à des entités qui n'existent pas. Rappelons qu'en philosophie du langage, deux théories s'affrontent sur la nature de la *référence des noms*. D'un côté, les adeptes de la théorie de la référence directe envisagent la référence à une entité par la médiation d'une chaîne causale entre l'*événement origininaire de baptême du nom* (fixation de la référence) et l'événement de la référence proprement dite, via la transmission de l'information parmi les locuteurs à travers le temps, le long d'une chaîne causale. De l'autre côté, les descriptivistes conçoivent la référence comme le résultat de la sélection d'un objet par un faisceau de propriétés associées au nom¹⁹. Selon Hinchliff, les deux théories de la référence sont compatibles avec le présentisme :

[Le] présentisme est compatible avec les deux théories prédominantes de la détermination de la référence. Dans la théorie descriptiviste, la référence est déterminée par un faisceau de propriétés

19. Les défenseurs historiques de la théorie de la référence directe sont John Stuart Mill (1884) et Kripke (1980, trad. fr. 1982). Pour une défense de la théorie descriptiviste, voir Russell (1911) Pour une présentation très claire de ces théories, voir Drapeau Contim et Ludwig (2005).

associées au nom. Tout ce que le présentiste requiert est que les propriétés soient adéquatement tensées afin de ne pas impliquer que les objets passés existent. Dans la théorie causale, la référence est déterminée par une chaîne causale qui relie le nom au référent. Tout ce que le présentiste requiert est que la chaîne soit spécifiée en des termes adéquatement tensés afin de ne pas impliquer que les objets passés existent. Le présentiste peut ainsi rejeter l'hypothèse selon laquelle nous ne pouvons pas référer à ce qui n'existe pas (1996, 125)²⁰.

Tout aussi séduisante que soit la solution de Hinchliff, elle est pourtant problématique. En effet, elle implique de postuler des *propriétés tensées* (dans le cadre de la théorie descriptiviste de la détermination de la référence). Or ces propriétés tensées sont des entités *sui generis* qui pointent elles-mêmes vers des instants passés. Cependant, comment ces propriétés pourraient-elles pointer vers quelque chose qui n'existe pas ? En fait, en résolvant le problème de la référence linguistique des noms du présentiste, cette solution nous conduit directement à un autre problème de référence, que nous avons rencontré à la section précédente : le problème de l'inexistence intentionnelle temporelle. Ces propriétés tensées sont supposées pointer vers quelque chose qui n'existe pas ; pourtant, afin d'être désignée, une telle chose est supposée exister. Hinchliff soutient que s'il est possible de référer à des objets passés qui n'existent pas, il devrait également être possible de référer à des instants passés qui n'existent pas :

Il apparaît certain que nous pouvons référer aux gens et aux choses dans le passé, par exemple à Cicéron et Pompéi, même s'ils n'existent plus maintenant. La référence à des instants passés ne devrait pas en aller autrement²¹.

L'éternaliste et le non-futuriste acquiescent. Cependant, la solution présentiste couplée à la théorie descriptiviste consiste à soutenir que si nous pouvons référer à des objets qui n'existent pas, c'est précisément à l'aide de propriétés tensées, définies comme ciblant des *instants*. Or, si l'on soutient que ces instants non plus n'existent pas, comment va-t-on formuler une théorie descriptiviste de la détermination de la référence des noms d'instant ? Comment va-t-on expliquer la référence à des instants passés qui n'existent pas ?

20. « Moreover, presentism is compatible with both of the predominant theories of reference determination. On the description theory, reference is determined by a cluster of properties associated with the name. All that the presentist requires is that the properties be suitably tensed so as not to imply that past objects exist. On the causal theory, reference is determined by a causal chain linking name to referent. All that the presentist requires is that the chain be specified in suitably tensed terms so as not to imply that past objects exist. The presentist may thus reject the assumption that we cannot refer to what does not exist ».

21. « It certainly seems that we can refer to people and things in the past, such as Cicero and Pompeii, even though they no longer exist. Reference to past times should be no different ».

Précisons. Hinchliff prétend qu'il est possible de référer à des objets passés qui n'existent pas *simpliciter* par la médiation de propriétés tensées. Ces propriétés tensées qui existent dans le présent sont supposées pointer vers des instants passés qui n'existent pas, instants où les objets *ont existé*, c'est-à-dire vers des instants qui eux aussi *ont existé*. De deux choses l'une : ou bien les instants passés existent *simpliciter* et l'on doit abandonner le présentisme, ou bien les instants passés n'existent pas, et l'on voit mal comment l'on pourrait les désigner. Si l'on peut référer aux objets passés qui n'existent pas via la médiation des propriétés tensées présentes, qu'est-ce qui peut nous permettre de référer aux instants passés dans le présent ? En somme, l'objection consiste ici à soutenir que la stratégie de Hinchliff pour référer à des objets passés ne fonctionne pas pour la référence des *instants* passés où sont supposés exister ces objets. Or, on fait bel et bien référence à ces instants : lorsque j'affirme que la révolution française eut lieu en 1789, je fais bel et bien référence à un instant (ou ici une période) – l'année 1789²². Il est tout simplement impossible d'adopter la conjonction du présentisme et de la théorie descriptiviste de la référence sans s'exposer à nouveau à l'objection de l'intentionnalité temporelle. Nous voilà de retour à la case départ.

Qu'en est-il du partisan de la *théorie causale de la référence des noms* ? Est-il en meilleure posture pour permettre au présentiste de répondre à l'objection de l'intentionnalité temporelle ? En effet, il n'a pas besoin de postuler des propriétés tensées, postulat qui, nous l'avons vu, conduit au problème de l'inexistence intentionnelle temporelle. Cependant, il doit référer à l'événement du baptême et à chacun des maillons de la chaîne causale. Ces événements sont supposés avoir existé en des dates définies et ne pas exister *simpliciter*. Ce baptême *a existé*, mais n'existe pas *simpliciter*. Chaque chaînon de la transmission causale *a existé* mais n'existe pas *simpliciter*. Une fois encore, qu'en est-il de noms qui désignent des instants passés ? La compatibilité avancée par Hinchliff entre le présentisme et les deux théories dominantes de la référence des noms propres logiques n'est qu'apparente. Si l'on souhaite être ontologiquement sérieux sur ce problème, la solution ne peut pas être uniquement d'ordre linguistique. Le défi qui doit être relevé est proprement ontologique : comment peut-on référer à quelque chose qui n'existe pas ?

Pour référer à quelque chose, il faut que cette chose existe, ou bien qu'un ersatz de chose existe. Mais comment comprendre alors la relation entre l'ersatz et la chose que ce substitut est censé remplacer, et qui n'existe pas ? De deux choses l'une : ou bien il existe des ersatz d'instant, et en ce cas nous ne faisons pas référence à ce à quoi nous croyons faire référence (nous ne faisons

22. Le lecteur pourrait peut-être être tenté par l'idée consistant à introduire des ersatz d'instant (voir Bourne, 2006). Cependant, en abandonnant l'idée que l'on réfère à de réels instants, mais seulement à des imitations abstraites, on perd la référence, le changement et l'identité numérique à travers le temps. C'est pourquoi Hinchliff lui-même écarte cette solution (Hinchliff 1996, 124) préférant l'idée d'une référence aux instants eux-mêmes. Des instants qui, pourtant, n'existent pas selon lui.

pas référence aux instants de notre monde, mais à des mondes instantanés abstraits). Ou bien il existe des entités *sui generis* dans le présent qui ciblent ce qui n'existe pas, et le problème de la référence linguistique se voit remplacé par un problème d'intentionnalité ontologique : plutôt que de soutenir que des mots pointent vers des entités qui n'existent pas, les mots sont supposés faire référence à des entités présentes qui elles-mêmes pointent vers des entités qui n'existent pas. Ainsi cette approche repose sur une machinerie conceptuelle dont les rouages incluent une forme de néo-meinongianisme, à travers la référence à des entités qui n'existent pas. D'une part, cette approche est défectueuse à l'égard de la parcimonie ontologique, d'autre part le présentisme devient contre-intuitif en nécessitant de faire référence à ce qui n'existe pas.

5 CONCLUSION

Les deux *problèmes de la fondation du passé* et des *relations trans-temporelles* reposent sur le problème de l'inexistence du passé. Finalement, le présentisme est une théorie avantageuse en ce qu'elle nie l'existence du futur (permettant ainsi de défendre que le futur est contingent), et en ce qu'elle soutient que seul le présent existe (garantissant ainsi la spécificité du présent, spécificité que tout un chacun admet comme une évidence). Cependant, le statut du passé pose des problèmes qui, dès lors que l'on souhaite demeurer dans la sphère du sens commun en refondant le discours sur le passé, sont insolubles. Puisque seule la voie facile offerte au présentisme est réellement satisfaisante, et puisque s'engager sur cette voie implique nécessairement d'aller à l'encontre du sens commun, en entraînant des conséquences au moins aussi contre-intuitives que celles qui découlent du non-présentisme, il en découle que toute forme viable de présentisme n'est pas plus intuitive que les thèses concurrentes sur l'existence temporelle. En effet, un tel présentisme peut s'incarner en trois variantes qui s'éloignent considérablement du sens commun, dans des directions différentes. Une première variante est éliminativiste : il est tout simplement impossible d'énoncer quelque vérité que ce soit à propos du passé. Une seconde option est réductionniste : il est possible d'énoncer des vérités à propos du passé. Cependant, le fondement de ces vérités ne gît pas dans le passé, mais dans des entités localisées dans le présent : les lois de la nature et l'arrangement présent du monde, ou des entités introduites spécifiquement pour exercer une fonction explicative, et faites sur mesure. La troisième variante est platonicienne : il est possible d'énoncer des vérités à propos du passé, mais le fondement de ces vérités n'est pas dans le passé, ou même dans le présent. La source des vérités à propos du passé est localisée dans un royaume platonicien d'entités abstraites, des ersatz de mondes instantanés.

Aucune de ces trois versions du présentisme n'est particulièrement fidèle au sens commun. Il est certainement plus intuitif de défendre que le passé existe d'une façon ontologiquement similaire au présent (à la suite de l'éter-

naliste et du non-futuriste), que de troquer cette existence concrète et simple contre des entités *sui generis* et étranges localisées dans le présent (au prix d'une inexistence intentionnelle temporelle problématique), contre une délocalisation du passé dans les cieux platoniciens, ou encore contre l'admission qu'il n'existe aucune vérité à propos du passé ou que ces vérités sont fondées dans le caractère déterministe des lois de la nature. Le présentisme, lorsqu'il est appréhendé conjointement à ses ramifications multiples, est condamné à s'écarter considérablement du sens commun. Cela n'entraîne pas nécessairement que le présentisme est voué à l'échec, mais il est important de noter que si la motivation principale du présentiste est le respect de l'intuitivité, toutes les versions viables de présentisme entrent en conflit avec cette motivation²³.

BIBLIOGRAPHIE

- Armstrong, David Malet. 1997. *A World of States of Affairs*. Cambridge University Press.
- Asay, Jamin, et Baron, Sam. 2014. « The Hard Road to Presentism ». *Pacific Philosophical Quarterly* 95 (3) : 314-335.
- Baia, Alex. 2012. « Presentism and the Grounding of Truth ». *Philosophical Studies* 159 (3) : 341-56.
- Baron, Sam. 2015. « Tensed Truthmaker Theory ». *Erkenntnis* 80 (5) : 923-944.
- Benovsky, Jiri. 2010. « Relational and Substantival Ontologies, and the Nature and the Role of Primitives in Ontological Theories ». *Erkenntnis* 73 (1) : 101-21.
- Bigelow, John. 1988. *The Reality of Numbers : A Physicalist's Philosophy of Mathematics*. Clarendon Press.
- . 1996. « Presentism and Properties ». *Philosophical Perspectives* 10 : 35-52.
- Bourne, Craig. 2006. *A Future for Presentism*. Clarendon Press.
- Brentano, Franz. 1874. *Psychologie vom empirischen Standpunkt*. Trad. fr. M. de Gandillac, *Psychologie du point de vue empirique*, Paris, Aubier, 1944.
- Correia, Fabrice, et Schnieder, Benjamin. 2012. *Metaphysical Grounding : Understanding the Structure of Reality*. Cambridge University Press.
- Crisp, Thomas M. 2007. « Presentism and the Grounding Objection ». *Noûs* 41 (1) : 90-109.
- Drapeau Vieira Contim, Filipe, et Ludwig, Pascal. 2005. *Kripke : référence et modalités*. Presses universitaires de France.
- Hinchliff, Mark. 1996. « The Puzzle of Change ». *Philosophical Perspectives* 10 : 119-36.
- Huggett, Nick, et Wüthrich, Christian. 2013. « Emergent Spacetime and Empirical (In)Coherence ». *Studies in History and Philosophy of Science Part B : Studies in History and Philosophy of Modern Physics* 44 (3) : 276-85.
- Kierland, Brian, et Monton, Bradley. 2007. « Presentism and the Objection from Being-Supervenience ». *Australasian Journal of Philosophy* 85 (3) : 485-97.
- Kripke, Saul A. 1982. *La logique des noms propres*. Editions de Minuit. Propositions.
- Le Bihan, Baptiste. À paraître « L'espace et le temps existent-ils ? Le mystère de la gravité quantique ». *Implications philosophiques*.
- . 2018. « Priority Monism Beyond Spacetime ». *Metaphysica*, <https://doi.org/10.1515/mp-2018-0005>.
- . 2016. « Super-relationism : Combining Eliminativism about Objects and Relationism about Spacetime ». *Philosophical Studies* 173 : 2151-2172.
- Lewis, David. 1999. *Papers in Metaphysics and Epistemology*. Vol. 2. Cambridge University Press.

23. Je tiens à remercier Jiri Benovsky, Filipe Drapeau Vieira Contim, Pierre Joray ainsi que deux évaluateurs anonymes pour leurs commentaires et suggestions qui ont permis de grandement améliorer cet essai.

- . 2001. « Truthmaking and Difference-Making ». *Noûs* 35 (4) : 602-15.
- Łukasiewicz, Jan. 1967. « On Determinism ». In *Polish Logic*, Storrs McCall (éd.), 19-39. Oxford University Press. <http://www.jstor.org/stable/10.2307/25776791>.
- Markosian, Ned. 2004. « A Defence of Presentism ». *Oxford Studies in Metaphysics* 1 (3) : 47-82.
- . 2013. « The Truth About the Past and the Future ». In *Around the Tree*, 127-41. Springer.
- Meinong, Alexius. 1904. « Über gegenstandstheorie ». *Untersuchungen zur Gegenstandstheorie und Psychologie*, 1-50. Trad. fr. 1999. *Théorie de l'objet* (1904); *Présentation personnelle* (1921). Paris : Vrin.
- Merricks, Trenton. 1999. « Persistence, Parts, and Presentism ». *Noûs* 33 (3) : 421-38.
- . À paraître. « The Only Way To Be ». *Noûs*.
- Mill, John Stuart. 1884. *A System of Logic*. Longmans and Company.
- Oaklander, L. Nathan. 1987. « Temporal Relations and Temporal Becoming : A Defense of a Russellian Theory of Time ». *Noûs* 21 (1) : 75-77.
- Quine, Willard Van Orman. 1953. « On What There is ». *From a Logical Point of View*. Harvard University Press. Trad. fr. 2003, Vrin.
- Rhoda, Alan R. 2009. « Presentism, Truthmakers, and God ». *Pacific Philosophical Quarterly* 90 (1) : 41-62.
- Russell, Bertrand. 1911. « Knowledge by Acquaintance and Knowledge by Description ». *Proceedings of the Aristotelian Society*, 11 : 108-28.
- . 1918. « The Philosophy of Logical Atomism ». *The Monist* 28 (4) : 495-527.
- Sellars, Wilfrid. 1963. « Philosophy and the Scientific Image of Man ». *Science, Perception and Reality* 2 : 35-78.
- Sider, Theodore. 2001. *Four-dimensionalism : An Ontology of Persistence and Time*. Oxford University Press.
- Tallant, Jonathan. 2009. « Presentism and Truth-Making ». *Erkenntnis* 71 (3) : 407-16.
- Torrenzo, Giuliano. 2006. « Tenseless Cross-temporal Relations ». *Metaphysica Ontos Verlag* 7 (2) : 117.
- . 2014. « Ostrich Presentism ». *Philosophical Studies* 170 (2) : 255-76.
- Zimmerman, Dean. 2011. « Presentism and the Space-Time Manifold ». In *The Oxford Handbook of Philosophy of Time*, édité par Craig Callender, 163-246. Oxford University Press.